JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la Société

Journal de la société statistique de Paris, tome 81 (1940), p. 158-160

<http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1940__81__158_0>

© Société de statistique de Paris, 1940, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (http://www.numdam.org/conditions). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
http://www.numdam.org/

III

BIBLIOGRAPHIE

VINCI (Felice), *Problemi demografici.*

Ce volume rassemble, dans l'ordre où ils ont été publiés, 24 articles parus de 1927 à 1939, et qui portent sur les sujets les plus variés de cette science vaste et complexe qu'est la démographie. M. V., en les reproduisant, en a retranché des notes, des formules, des tableaux et des calculs statistiques, pour ne pas risquer de rebuter le grand public, auquel il s'adresse, dans le dessein certainement louable de diffuser la bonne culture démographique.

Ainsi conçu et composé, le livre est d'une lecture attachante et d'un intérêt soutenu, non seulement pour le grand public, mais pour les démographes eux-mêmes. M. V. étant lui-même un démographe très distingué, et ayant une connaissance étendue des travaux qui, en divers pays, au cours de la période récente, ont fait progresser la science cultivée par lui.

M. V. appelle naturellement l'attention de ses lecteurs sur les études statistiques auxquelles donnent lieu les faits démographiques. Il leur signale en même temps le développement d'une démographie déductive, ou mathématique, ou pure, où il voit « une très grande conquête scientifique de notre temps. » Avec raison, il considère que la réalité démographique, pour être connue et comprise, doit être étudiée par la double méthode de l'observation statistique et du raisonnement déductif. Notre auteur, cependant, n'est pas enfermé dans la théorie : les problèmes pratiques le sollicitent aussi, et c'est d'eux surtout que, dans son livre, il se montre préoccupé.

Il y a un problème qualitatif de la population. M. V. nous montre qu'il n'y est aucunement indifférent. Mais il n'admet pas que la politique démographique se borne à l'eugénisme; s'en tenir là, quand, dans tant de pays, parmi les plus civilisés, le remplacement des générations ne se fait plus qu'incomplètement, c'est se comporter, dit-il, comme l'homme qui, sur le point de mourir d'inanition, disputerait de la valeur alimentaire de sa nourriture, tout à fait insuffisante en quantité. La baisse profonde de la natalité, laquelle, contrairement aux vues de Gini, ne saurait s'expliquer par des causes biologiques, mais qui résulte de pratique volontaires, condamne le libéralisme, le « manchestérianisme », en ce qui concerne la procréation : une politique s'impose, qui combatte la tendance actuelle à une restriction toujours plus forte de la fécondité.

M. V. exalte le fascisme, qui, dans l'Italie — affectée elle aussi par la baisse de la natalité, s'est donné pour « politique des politiques » d'assurer la vitalité de la race. Dans la politique démographique du fascisme, il loue même les lois antisémites! De ce qui a été fait en Allemagne, depuis 1933, pour le redressement démographique de ce pays, tout juste une mention vague : même pas un chiffre pour faire connaître au lecteur les résultats incontestables, et tout à fait impressionnants, qui ont été obtenus. Quant à la France, si elle a été l'initiatrice des allocations familiales, si elle a généralisé celles-ci, si elle les a portées à des taux substantiels, elle s'entend dire qu'elle a voulu, ce faisant « faucher les profits et renverser l'ordre capitaliste ». Il semble que, chez les hommes de science tout au moins, on devrait trouver un effort plus grand d'impartialité. Il semble aussi qu'une certaine solidarité devrait se manifester, vis-à-vis d'une maladie redoutable, entre les pays qui, fût-ce à des degrés divers, sont atteints par elle.

LANDRY.

IV

NÉCROLOGIE

Philippe BUNAU-VARILLA
1858-1940

Une bien triste nouvelle est venue nous surprendre pendant les heures graves que nous traversons : Philippe Bunau-Varilla est décédé le 18 mai 1940 des suites d'une opération que son énergie aurait dû rendre bénigne; c'est un grand Français qui disparaît, et, pour notre Société, c'est une grande perte.

Entré à l'École Polytechnique en 1878 dans une promotion qui a donné à la France des hommes de haute valeur : Crozier, Desprez, Albert Henry, Labrosse-Luuyt, Painvin, Le Clerc de Pulligny, March, Résal, Rollet de l'Isle pour n'en citer que quelques-uns, il sortit dans les premiers rangs comme élève ingénieur des Ponts et Chaussées.

Mais la carrière administrative, commencée comme ingénieur ordinaire à Bayeux, ne pouvait contenter un esprit aussi entreprenant que le sien, et, dans son beau livre de « Panama à Verdun » il raconte qu'il avait pris la résolution de percer l'isthme de Panama, lors de l'inauguration du Canal de Suez; c'était le 18 novembre 1869!

Ne pouvant obtenir un congé, il songea à donner sa démission, mais heureusement M. Ferdinand de Lesseps put faire fléchir les règlements en faveur du jeune ingénieur, et c'est ainsi, qu'en août 1884, il devenait ingénieur chef de la 3e division des travaux de Panama; devenu par suite des circonstances chef de la 1re et de la 3e division, il prit en mains tous les services comme directeur général en 1885. Il avait su remarquer certains collaborateurs, mais il n'hésita à se débarrasser du personnel, même haut placé, qui ne voulait pas entrer dans ses vues.

Le climat effroyable eut seul raison de l'énergie du directeur général qui fut terrassé par une attaque de fièvre jaune; son état était devenu si grave que la nouvelle de sa mort arriva même à Paris. Il dut quitter son poste et revenir en France en avril 1886; mais les manœuvres contre la Compagnie, l'émission d'obligations à lots coïncidant avec une formidable campagne de fausses nouvelles entraînèrent une telle baisse des titres de la Compagnie qu'elle fut obligée d'entrer en liquidation en décembre 1888; dans un rapport célèbre par sa partialité, les liquidateurs démontrèrent (?) que l'affaire était impossible et que si, par extraordinaire, on la réalisait, le trafic du canal ne dépasserait pas 7 millions de tonnes après douze ans d'exploitation.

Or, sept ans après l'ouverture du canal il a atteint 10.400.000 et après dix ans 23 millions pour atteindre 25 millions, conformément d'ailleurs aux prévisions de Bunau-Varilla.

Je n'ai rappelé cette phase de la vie de notre collègue que pour montrer son indomptable énergie, ses qualités d'ingénieur, sa lucidité et l'exactitude de ses prévisions.

Sa lutte farouche pour faire triompher son trajet du canal tel qu'il l'avait conçu contre les idées du percement par le Nicaragua, aboutit, on le sait, à la reprise des travaux par les États-Unis, grâce à Th. Roosevelt, et le canal fut ouvert le 10 août 1913 pour donner passage au petit vapeur français *Louise* auquel les États-Unis réservèrent l'honneur de l'inauguration.

On trouvera dans un admirable article de M. Stephane Lauzanne (*Matin* du 19 mai 1940) un résumé du travail diplomatique de notre collègue.

Et ce fut la guerre 1914-1918; dégagé de toute obligation militaire — il avait alors cinquante-six ans — il s'engagea et son titre d'ingénieur des Ponts et Chaussées lui donnait droit à quatre galons; et c'est ainsi qu'en sous-ordre, il put néanmoins jouer un rôle important dans la construction rapide, extra-rapide même, de ponts provisoires solides; il fut ensuite chargé des services d'adduction et de stérilisation des eaux : c'est alors qu'il eut la géniale idée de démontrer que de très petites quantités de chlore étaient suffisantes pour détruire tous les bacilles nocifs et en particulier le terrible bacille de la typhoïde qui causait des pertes considérables à l'armée.

En 1917, un éclat de bombe d'avion lui fracasse la jambe droite en lui faisant une terrible blessure au flanc; il triompha de la mort encore une fois, mais il resta infirme avec une amputation complète de la jambe droite; il m'a conté, et avec quel humour, l'entraînement progressif qu'il s'était imposé, et, quand nous le voyions à nos séances, appuyé sur sa canne, on se rendait compte qu'il ne se souciait guère de sa jambe amputée.

Comment vint-il à nous? un hasard lui fit lire un article de notre Journal sur lequel il me demanda des explications et ce fut un échange de lettres entre l'antique et son cadet de quatorze ans qui aboutit à nous donner la joie à Huber et à moi, de le présenter à la Société en mai 1936; invité à la séance d'avril, il avait déjà conquis l'auditoire par son intervention dans la discussion sur le beau travail de M. le Dr Édouard Rist : quelques résultats statistiques singuliers de la vaccination antityphoïdique.

Depuis son entrée à la Société, rares furent les séances auxquelles il n'assista pas, participant même souvent à nos dîners pendant lesquels il enchantait ses heureux voisins de table par son esprit et son humour.

Ses nombreuses interventions montrent l'étendue de ses connaissances; voici quelques titres des communications au sujet desquelles il prit la parole :

Perspectives statistiques sur la population de Sauvy; Statistique des étrangers de Ferenczi; Mortalité par état matrimonial de Depoid; Évolution de la natalité depuis un siècle de Pierre Delaporte; Statistiques des sociétés anonymes d'André Risler; Statistique de la prophylaxie de la syphilis du Dr Robert Sorel; Ressources et problèmes statistiques; La marine marchande de Divisia; Statistiques concernant la réorganisation de l'industrie cinématographique de Labro.

La guerre s'est de nouveau abattue sur notre pays et il vint pour la dernière fois à la séance du 17 janvier 1940; les préoccupations quotidiennes m'ont empêché de prendre des nouvelles de notre vénéré collègue, qui s'excusait simplement de ne pas prendre part à nos séances, sans dire les nouvelles souffrances qu'il endurait stoïquement.

Sa disparition imprévue est une grande perte pour notre Société qui conservera pieusement le souvenir de ce grand Français qu'elle honorait particulièrement. Il était si simple, si affable envers tous que l'on oubliait presque en conversant avec lui les situations de premier plan qu'il avait occupées et les hautes distinctions honorifiques que les gouvernements lui avaient décernés. Rappelons qu'il avait été élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur au titre militaire et que la Ville de Paris lui avait décerné sa grande médaille d'or.

Dans notre Société qu'il aimait, tous, nous avions pour lui une profonde et respectueuse affection et il restera l'exemple le plus beau d'une vie de labeur et de lutte. Pourrait-on jamais désespérer un seul instant quand on voit notre pays produire de tels hommes.

Que sa famille veuille bien accepter l'expression de notre sincère sympathie.

A. Barriol.

Le Gérant : R. WALTHER.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BERGER-LEVRAULT — NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1940